



## Enquête

Archives de la revue Enquête

3 | 1996

Interpréter, Surinterpréter

---

# La mesure de l'excès

Remarques sur l'idée même de surinterprétation

*Measuring excess. Remarks on the very idea of overinterpretation*

Gérard Lenclud

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/362>

DOI : 10.4000/enquete.362

ISSN : 1953-809X

### Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

Pagination : 11-30

### Référence électronique

Gérard Lenclud, « La mesure de l'excès », *Enquête* [En ligne], 3 | 1996, mis en ligne le 11 juillet 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/362> ; DOI : 10.4000/enquete.362

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

---

# La mesure de l'excès

Remarques sur l'idée même de surinterprétation

*Measuring excess. Remarks on the very idea of overinterpretation*

Gérard Lenclud

---

- 1 Les préfixes sont un cadeau de la langue. Tels des panneaux de signalisation, ils délivrent une information immédiate. Grâce à celui dont il est orné, le verbe *surinterpréter* se laisse aisément comprendre, du moins à première vue. Si l'on admet qu'interpréter consiste à attribuer du sens, sans plus préciser, aux conduites, aux paroles ou aux œuvres d'autrui, surinterpréter n'est rien d'autre qu'assigner un excédent de sens à ces conduites, à ces paroles ou à ces œuvres, relativement aux constats susceptibles d'être opérés sur leurs contenus. On leur fait dire plus qu'elles ne veulent dire. Non, *La mort aux trousses* n'a pas toute la signification que lui ont prêtée les thuriféraires d'Alfred Hitchcock ! La surinterprétation se manifeste sous la forme d'un déséquilibre manifeste entre indices et conclusions.
- 2 Cette acception est trop générale pour être utile ou, si l'on préfère, discriminante. Il est facile de voir pourquoi. Dans le couple constitué par les mots d'interprétation et de surinterprétation, c'est le premier qui « porte la culotte », selon l'expression forgée par J.-L. Austin. *Surinterprétation* n'a de signification que par rapport à *interprétation* qui est le terme dominant. Or, comme chacun sait, *interprétation* a un emploi extrêmement flexible dans la mesure où il n'y a pas qu'une façon d'attribuer du sens et de rendre autrui intelligible. Le matérialisme historique, par exemple, *interprète* le devenir humain en donnant un sens, qui n'est pas seulement une direction, aux relations qu'entretiennent les hommes entre eux. J'*interprète* mon voisin en me transportant sans y penser dans sa tête, pour lui consigner des états de conscience et, par là même, conférer un sens à ses agissements. Il en résulte que la proposition du *Manifeste communiste* – selon laquelle « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte de classes » – peut légitimement être considérée comme le fruit d'une surinterprétation – une somme encyclopédique de constats « empiriques » ne parvenant jamais à la justifier –, exactement de la même façon que le fait d'attribuer à mon voisin, m'offrant une cigarette avec le sourire, l'intention de hâter ma fin. Dans les deux cas, il y a disproportion

éclatante entre les indices et la conclusion. Marx sollicite l'histoire et moi le sourire de mon voisin. Parlons-nous vraiment de la même chose ? À l'évidence non, et pourtant<sup>1</sup>...

- 3 Supposons maintenant que nous décidions de restreindre la signification du mot *interprétation* (et, du même coup, celle du mot dominé *surinterprétation*), en décrétant qu'interpréter veut seulement (!) dire : attribuer du sens aux comportements d'autrui en reconstruisant la logique (interne) de ses actes. Par *surinterprétation*, il faudrait donc entendre le produit de l'opération consistant, dans la tentative menée pour comprendre la conduite d'un individu singulier ou collectif, à repenser (en soi) des pensées, au sens large ou étroit<sup>2</sup>, que cet individu n'a jamais pensées et donc à affecter à sa conduite un sens qu'elle n'a jamais eu (pour lui). Comment ne pas être d'accord avec J.-P. Olivier de Sardan lorsque, s'efforçant de montrer que l'interprétation – et non l'explication – politique des cultes de possession au Niger est une *surinterprétation*, il écrit qu'« il n'est guère satisfaisant de proposer aux comportements des acteurs un sens qui ne tienne pas compte du sens qu'eux-mêmes leur donnent<sup>3</sup> » ?
- 4 Deux questions se posent alors immédiatement. La première, infiniment débattue, ne nous retiendra pas ici. Il suffit de la rappeler à cause des conséquences entraînées par la réponse qu'on lui apporte généralement. Que signifie au juste, pour le chercheur, « tenir compte » du sens que les acteurs eux-mêmes livrent (rétrospectivement), ou livreraient, de leurs actions ? Rares sont les spécialistes de ces disciplines, dites interprétatives, qui iraient soutenir que le sens consigné, mettons, par l'agent à ses conduites peut être dit constituer à lui tout seul le sens déposé dans cette conduite. Rendre raison d'un comportement ne consiste pas uniquement à retranscrire les raisons que son auteur en donne, ou en donnerait. Remarquons seulement que, si l'on adhère à cette thèse fort minoritaire, le diagnostic de *surinterprétation* repose sur une structure logique simple, même si la vérification en est difficile : le péché est commis chaque fois que l'interprétation de l'interprète ne coïncide pas avec l'interprétation de l'interprété.
- 5 La deuxième question est moins fréquemment abordée, si ce n'est sous la forme de recommandations de méthode. Comment se prémunir contre la tentation, inhérente au métier d'interprète, de franchir la ligne rouge séparant l'interprétation de la *surinterprétation* ? Et où passe exactement cette ligne dès lors qu'est admise, en droit (épistémologique), la possibilité que l'interprétation élaborée de la conduite d'autrui ne recoupe pas celle que ce dernier est susceptible d'en offrir ? Il est souvent rappelé, à fort juste titre, dans la communauté des sciences humaines, que les faits ont leur mot à dire et doivent même, en principe, avoir le dernier mot. On fera néanmoins observer que les faits ne s'expriment que dans et par la bouche de l'interprète, même si ces faits sont des actes de langage, à moins de considérer – on y revient toujours – que l'auto-interprétation (éventuelle) de l'acteur est parole d'évangile et a donc force, sinon de loi, du moins de critère « en dernière instance ». J.-C. Passeron écrit : « Le sens construit par une science sociale, c'est celui que n'exclut aucun des constats empiriques que ses méthodes lui permettent d'opérer ; les constats de relations qui ne peuvent s'énoncer conformément à ce sens construit obligent à le reconstruire<sup>4</sup>. » On acquiesce des deux mains à ce précepte valant pour toute modalité d'interprétation. Pourtant on remarque en même temps qu'une interprétation du genre « chef d'orchestre clandestin », par exemple, attribuant à une entité quelconque une capacité infinie à anticiper et à manipuler autrui, ne sera mise en défaut par aucun constat empirique. Seule une décision *théorique* obligera à remettre en chantier le sens ainsi construit des actions de cette entité. Pourquoi semble-t-il qu'aucune grille de contraintes empiriques, si serrées soient-elles, ne puisse suffire à

protéger contre l'arbitraire de l'interprétation et donc contre le risque de surinterprétation ?

- 6 Ces quelques remarques liminaires visaient seulement à justifier la direction qu'empruntera notre réflexion sur l'idée même de surinterprétation. Nous examinerons, d'abord, quelques-uns des problèmes qu'entraîne la mobilisation de la notion dominante, celle d'interprétation. Puis nous vérifierons le caractère irrémédiablement psychologique de l'activité interprétative. Enfin, en raisonnant « à la limite », nous tenterons de montrer pourquoi la frontière entre interprétation et surinterprétation est, en théorie sinon en pratique, rigoureusement indécidable.

## Interprétation et compréhension

- 7 Afin de se convaincre que le mot *interprétation* est équivoque à plus d'un titre et a été enrôlé sous trop de bannières, d'Aristote jusqu'aux fondateurs de l'herméneutique, pour que sa signification soit tout à fait franche, il suffit de se pencher un instant sur les liens qu'il entretient, dans le vocabulaire des sciences de l'homme mais aussi dans le langage commun, avec celui de compréhension.
- 8 Dans un certain contexte, *interpréter* et *comprendre* sont synonymes. Mais cette synonymie n'advient que dans le cadre de considérations épistémologiques. C'est pour les mêmes raisons que M. Weber qualifie de *compréhensive* la sociologie, ou parle des sciences de la compréhension en général, et que dans le sillage de C. Geertz, weberien hétérodoxe, les ethnologues d'outre-Atlantique insistent sur le caractère *interprétatif* de l'anthropologie. À travers l'emploi de l'un ou l'autre de ces termes, il est affirmé que, par rapport aux événements du monde physique, les actions humaines, ou l'activité humaine, sont dépositaires d'un sens subjectif, et que cette dimension définitoire de l'action ou de l'activité<sup>5</sup> les rend inaccessibles au savoir nomologique, celui qui subsume sous des lois. L'hydrographe explique le comportement d'un fleuve, assurément dénué d'états de conscience ; l'historien, le sociologue ou l'anthropologue interprètent ou comprennent la conduite d'un homme ou d'un groupe parce qu'elle leur « dit » quelque chose.
- 9 Il va de soi que, pour une part, les conduites humaines sont des événements physiques et relèvent, du même coup, pour cette part et pour cette part seulement, d'une explication. Un homme gonfle ses biceps : c'est, tout à la fois, un événement physique justiciable d'un traitement nomologique sur le mode du « toutes les fois que x, alors y » (le mouvement de contraction du muscle cause, en référence à une loi, le gonflement du biceps) et une action effectuée, devant la glace ou sur une plage, appelant cette fois-ci compréhension ou interprétation, c'est-à-dire la détection des motifs pour lesquels, ici et maintenant, cet individu a gonflé ses biceps. Il est en effet aisément vérifiable que, chaque fois qu'un homme est face à une glace ou debout sur une plage, il ne gonfle pas ses biceps. Un événement physique *arrive*, il est causé ; une action *s'accomplit*, elle est assignable à un motif. C'est pourquoi on dira, par exemple, qu'on comprend, ou interprète, les agissements d'un homme en colère (ce qu'il accomplit) mais qu'on explique et prédit les comportements d'un *serial killer* (ce qui lui arrive... autant qu'à ses victimes).
- 10 La synonymie entre *interpréter* et *comprendre* tient donc tout entière à ce que ces deux verbes s'opposent en bloc à *expliquer* sitôt qu'il s'agit des conduites humaines. Ces conduites réclament un mode spécifique d'intelligibilité découlant des traces déposées en elles par une conscience. Que cette dernière s'y exprime consciemment ou non ne change

rien à l'affaire, pour l'observateur du moins. En résumé : ce qu'on ne saurait expliquer, il faudrait le comprendre ou l'interpréter. De là viennent, ou viendraient, tant l'originalité que l'autonomie de fonctionnement de ces sciences dites tout à tour de l'esprit, de la culture ou encore humaines et sociales.

- 11 La philosophie analytique de l'action, sous l'influence de L. Wittgenstein<sup>6</sup>, a retranscrit dans son propre langage les termes du séculaire Conflit des méthodes en durcissant, le plus souvent, le contraste entre les causes et les raisons et, partant, entre le physique et le mental (ou le psychique). Ses praticiens ont durablement postulé une dualité insurmontable de jeux de langage entre l'idiome de l'*expliquer* et celui du *comprendre* ou de l'*interpréter*. Ainsi, dit l'un d'entre eux<sup>7</sup>, une phrase parlée est simultanément une suite de sons et une suite de mots. Les sons ont des causes, accessibles à la physiologie de la phonation, mais ils n'ont pas de raisons ; de ce fait, la phrase-suite de sons est un événement physique, à texture nomologique, susceptible d'être traité dans le langage physicaliste. À l'inverse, les mots, en tant qu'ils véhiculent la pensée d'un locuteur, ont des raisons mais pas de causes ; il s'ensuit que la phrase-suite de mots est une action, donc de texture non nomologique, hors d'atteinte de l'explication – allez expliquer pourquoi je dis ce que je dis ! – susceptible d'être traitée dans le seul langage intentionnel, à l'aide de concepts mentalistes (exprimés par tous les verbes rapportant des attitudes propositionnelles).
- 12 Ce n'est que dans un deuxième temps que certains philosophes analytiques, dont D. Davidson au premier chef, ont tenté d'affecter un caractère causal (et pas seulement causatif) aux raisons. Ils ont dû se livrer à des prouesses argumentatives et faire assaut de subtilité conceptuelle pour contourner le fameux précepte du langage causaliste selon lequel les causes (en l'occurrence les raisons) doivent pouvoir être décrites indépendamment de leurs effets (les actions causées), ou stipulant que les causes ne sauraient intervenir dans la description de leurs conséquences. Tout le problème, en effet, est qu'une action humaine n'est identifiable pour ce qu'elle est qu'à travers l'incorporation des raisons de son auteur dans son contenu (et que les raisons d'agir, de nature interne, ne se déchiffrent qu'à travers l'acte, de nature externe). Un don n'est décelable comme don que par le biais de l'attribution au donateur de l'intention de donner ; un prêt n'est (objectivement) un prêt qu'à condition d'assigner au prêteur le désir (subjectif) que l'emprunteur rende ; une vengeance n'est repérable que si la raison de l'acte, au minimum la volonté de venger, figure dans la description que l'on s'en fait, etc. L'action économique capitaliste est-elle représentable comme action capitaliste indépendamment de l'espoir de profit qu'on installe dans la tête de celui qui la met en œuvre ?
- 13 Bref *compréhension* et *interprétation* sont synonymes dans le sens où ces mots expriment l'idée d'une alternative de méthode – satisfaisante ou peu satisfaisante, peu importe – au nomologique « dans toutes les sciences qui ont pour objet des institutions et des événements culturels humains<sup>8</sup> ».
- 14 Sitôt que l'on quitte le domaine des considérations épistémologiques, *compréhension* et *interprétation* cessent d'être synonymes. Un simple test linguistique suffit à le montrer. Il est aisé de préfixer le mot d'interprétation. Chacun admet possible et légitime de parler de surinterprétation. Il n'en va pas de même avec le terme de compréhension : « sur-comprendre » (ou « sous-comprendre ») serait une expression inintelligible. On comprend ou on ne comprend pas. Il est parfois dit qu'on a mal compris mais reconnaître qu'on a mal compris quelque chose, n'est-ce pas avouer, peu ou prou, qu'on ne l'avait pas

compris ? La question cruciale posée par l'idée même de surinterprétation est, à l'évidence, celle de savoir si la surinterprétation est un obstacle à la compréhension.

- 15 Il résulte de là que compréhension et interprétation entretiennent un rapport logiquement hiérarchique. On interprète autrui (on le déchiffre) dans ses actes aux fins de le comprendre. L'interprétation est le moyen, ou l'outil, de la compréhension. Dans les premières lignes de *l'Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive*, Weber parle d'une « compréhension du comportement humain obtenue par interprétation » ; au début d'*Économie et société*, il évoque « une science qui veut comprendre par interprétation l'agir social ». Ainsi donc, d'une manière conforme à l'intuition, Weber entend-il que le chercheur a recours à l'interprétation dès le moment où le contenu significatif de l'acte ou de l'œuvre, ou encore la signification culturelle cristallisée dans une institution, n'est pas compris au sens où l'on comprend d'emblée, dans la vie courante, le sens d'un commandement formulé par un parfait inconnu.
- 16 Les choses ne sont pas aussi simples pour, au moins, deux raisons. La première a été mise en évidence dans toutes les discussions tournant autour du cercle herméneutique. L'interprétation ne saurait partir de rien. On ne peut donc interpréter que ce qui a fait l'objet d'une... compréhension préalable. Il faut bien en effet, qu'une conduite humaine soit jugée compréhensible pour qu'on se lance dans une interprétation. Or estimer qu'elle est compréhensible revient, grossièrement parlant, à dire qu'on l'a (un peu) comprise. De même que voir quelque chose, c'est le voir comme étant quelque chose, comprendre quelque chose, c'est le comprendre comme étant quelque chose. Toute interprétation est, par conséquent, en ce sens, une révision de la « première » compréhension (et l'on n'est pas loin, dans ce cas, de devoir admettre la notion, linguistiquement hasardeuse, de « sous-compréhension »). « Nous ne chercherions pas le sens, si nous n'avions pas déjà trouvé un sens<sup>9</sup>. » Si cela est, l'enchaînement logique se présente sous cette forme : première compréhension (ou compréhension immédiate) – interprétation – nouvelle compréhension. Il en découle que compréhension et interprétation redeviennent quasiment synonymes puisqu'à chaque interprétation correspond une compréhension. L'interprétation n'est pas seulement un instrument de la compréhension, donc détachable d'elle ; elle y adhère étroitement. La compréhension n'est pas séparable de l'interprétation logée en elle, constitutive d'elle. Celle, proposée par Weber, de la formation du capitalisme *tient* à son interprétation.
- 17 On peut considérer le problème des rapports entre compréhension et interprétation d'un tout autre point de vue. Qu'entendons-nous, au juste, par le fait d'avoir compris quelque chose ? Si l'on refuse que la compréhension soit entièrement définie comme un état mental ou comme une expérience interne de type particulier (un sentiment d'évidence, par exemple, ou une impression de certitude), il convient d'admettre qu'elle réside dans une capacité ou une disposition. Capacité à quoi ? On répondra sans doute : à composer la représentation claire, sous forme propositionnelle, du deuxième quelque chose dans l'expression « comprendre quelque chose *comme étant quelque chose* », bref à traduire. Mais, pour suivre Bouveresse qui suit lui-même Wittgenstein, plus sûrement encore capacité, ou disposition, à *arrêter* l'interprétation. La preuve que l'on a compris quelque chose, c'est que nous cessons de nous interroger. Du même coup, *compréhension* et *interprétation* cessent d'être synonymes mais apparaissent comme mutuellement exclusifs. « Dire que nous comprenons ne signifie [...] pas que nous ne pouvons pas interpréter davantage mais que nous ne le faisons pas<sup>10</sup>. » En somme, interpréter serait cheminer vers un but qui est celui de comprendre ; comprendre serait, sinon être arrivé au terme du

trajet, du moins arrêter le cheminement. Et quand stoppe-t-on le cheminement ? Lorsque l'interprétation cesse d'apparaître comme une interprétation pour se muer en compréhension.

- 18 Il faudrait en conclure ceci : l'objectif de l'interprétation érudite, celle de l'historien, du sociologue ou de l'anthropologue, est de parvenir, au prix d'un immense effort, au résultat obtenu, sans la moindre difficulté, par la compréhension immédiate qui est de ne pas laisser de place à une interprétation ou à une interprétation supplémentaire, ni donc à la surinterprétation. L'idéal des sciences humaines serait de retrouver cette situation à l'issue, quant à elles, d'un travail de bénédictin. Cet idéal est-il réaliste ?

## Interprétation et psychologie

- 19 Maintenant, quelle est la nature de cette procédure, l'interprétation, par laquelle on cherche à retrouver le sens d'une conduite d'autrui jusqu'à la comprendre, c'est-à-dire arrêter la procédure, sachant bien par ailleurs, et pour n'y plus revenir, que le sens « visé » par l'auteur de cette conduite (ses motifs) n'est pas le tout du sens déposé, ou disponible, en elle ?
- 20 La psychologie a mauvaise presse dans l'épistémologie des sciences sociales, bien plus que dans celle de l'histoire, sauf chez ceux de leurs praticiens qui adhèrent au point de vue de l'individualisme méthodologique. On trouvera un écho de cette défiance dans le passage, déjà cité, du *Raisonnement sociologique* où Passeron exprime son « refus que le sens culturel des actions sociales puisse se réduire à l'interprétation psychologique, qui ne laisse le choix qu'entre les projections « empathiques » du sociologue et les discours auto-interprétatifs des sujets<sup>11</sup> ».
- 21 La conception weberienne des rapports entre « sociologie compréhensive » et interprétation psychologique est, pour autant que nous soyons à même d'en juger, infiniment balancée et complexe ; d'où la pluralité des... interprétations de sa pensée. Si Weber tient à rappeler que dans les sciences sociales, par opposition aux sciences naturelles, « nous avons affaire à l'intervention de phénomènes d'ordre *mental* qu'il faut "comprendre" par reviviscence », il écarte résolument l'idée que la sociologie compréhensive puisse constituer une « branche de la psychologie », que l'interprétation soit une « méthode purement psychologique », qu'elle soit « subjective » ainsi que l'estimait Simmel en la différenciant de la compréhension « objective », qu'elle consiste en une « reviviscence empathique » (ou encore en une expérience d'« intropathie ») et que l'explication, obtenue par l'interprétation, d'une activité se ramène à la faire « dériver de conditions psychiques<sup>12</sup> ».
- 22 On se contentera d'énumérer quelques-uns des arguments weberiens contre une vision « psychologiste » de la sociologie compréhensive et de la méthode interprétative. 1) Ce n'est pas tant le sens de l'action humaine (les motifs de son auteur) qui est à interpréter que l'action elle-même en tant qu'elle est « co-conditionnée » (*sic*) par un sens. Les sciences de la culture ne sont pas une variété du genre herméneutique. 2) Interpréter autrui ne saurait consister à reproduire en soi son vécu, tâche impossible (le sujet lui-même ne peut reproduire en lui les épisodes de son propre vécu mental), à communier avec lui d'âme à âme, mais est une opération visant à une reconstruction conceptuelle. L'interprétation est une procédure intellectuelle (logique, rationnelle) et non intuitive comme le voulait la tradition romantique du « comprendre ». 3) Cette procédure

intellectuelle s'appuie sur un vaste travail de connaissance, préalable indispensable à la reconstitution de l'univers mental d'autrui. C'est sur la base du savoir accumulé sur le monde de l'acteur historique, autant que sur sa personnalité<sup>13</sup>, que l'interprète va pouvoir légitimement remonter de l'activité aux « expectations » des auteurs, recomposer idéalement les étapes significatives du « voyage » allant des motifs d'une conduite à sa réalisation ou retracer la perspective prise par l'agent sur ses actions. 4) Les résultats de l'interprétation sont vérifiables puisqu'exprimés, non pas sur le mode du quasi indicible (la communion d'âme), mais, comme dirait le logicien, dans des énoncés pourvus de la structure propositionnelle, donc porteurs d'une valeur de vérité. 5) L'interprétation est donc inséparable, dans le cours de la recherche, des opérations visant à sa vérification causale. Toute relation établie entre des raisons et des actes doit être contrôlée, notamment par la comparaison, afin que l'interprétation du déroulement puisse tenir lieu d'« explication compréhensible valable ». En ce sens, l'interprétation n'est même pas une méthode propre à certaines sciences et ne s'oppose aucunement, au contraire, à l'explication inductive ou au calcul statistique. Au prix (coûteux) du recours à toutes les démarches de vérification, c'est *logiquement* – dans les formes requises pour une imputation causale – que l'on peut affirmer, par exemple, que le fatalisme et l'anomisme éthique sont des conséquences de la croyance en la prédestination.

- 23 L'un des plus éminents commentateurs de l'œuvre de Weber, Raymond Aron, résume de manière lapidaire dans *l'Introduction à la philosophie de l'histoire* la méthode interprétative : « Pour interpréter une conduite, nous mettons en forme logique la délibération qui théoriquement l'a précédée et qui était peut-être restée implicite. Nous devons nous mettre à la place de l'autre, établir ce qu'il savait, concevoir ce qu'il a voulu<sup>14</sup>. » *Forme logique* désigne le travail de conceptualisation ; *délibération* correspond à peu près aux « expectations » que le chercheur doit reconstituer compréhensivement à partir de la conduite réalisée ; *établir ce qu'il savait* renvoie à la connaissance érudite du monde de l'acteur faute de laquelle l'interprète ne saurait reconstruire le sens que cet acteur a imprimé à sa conduite.
- 24 Cela étant rappelé, il n'en reste pas moins que l'interprète doit bien se propulser dans la tête d'autrui afin d'être à même de restituer « compréhensivement » le déroulement psychique censé avoir pris place dans son enceinte mentale. Objectivation certes, conceptualisante et informée à coup sûr, mais objectivation de *faits psychiques*<sup>15</sup>. Pourquoi psychiques ? La réponse est si évidente qu'on ose à peine la formuler ; elle découle de la définition de l'action humaine ou de l'activité au sens weberien. Si l'on admet que l'homme, à la différence des fleuves, des drosophiles et de son propre organisme, ne saurait être considéré comme un automate remonté par une histoire (naturelle), des structures ou des programmes, il s'ensuit qu'il ne lui arrive pas seulement des événements mais qu'il effectue des actions dont il est, pour l'observateur, l'auteur. Or, l'action n'est identifiable en tant qu'action et discriminée de l'événement, par l'observateur, qu'au travers de l'injection, dans la description que ce dernier s'en fait, de raisons d'agir dans l'action et l'acteur lui-même ne peut être vu comme auteur de ses actes que pour autant qu'il est regardé comme le sujet de ses agissements et donc ses agissements comme motivés. Si, pour cela même, les faits à objectiver sont de nature psychique, il en résulte qu'il est impossible d'évacuer la dimension *psychologique* de la méthode interprétative. Weber ne s'y aventure d'ailleurs pas qui écrit, par exemple, dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* : « Il s'agit de découvrir les motivations

psychologiques qui avaient leur source dans les croyances et les pratiques religieuses qui traçaient à l'individu sa conduite et l'y maintenaient<sup>16</sup>. »

- 25 Nous voulons bien convenir que la méthode interprétative n'est pas de la psychologie mais nous demandons de reconnaître qu'elle met en œuvre une psychologie, sauf à n'être pas... interprétative. Quelle psychologie ? On ne voit pas qu'elle puisse être autre chose, pour l'essentiel, que la psychologie ordinaire, de sens commun, dite parfois populaire (*folk psychology*), celle nommée aussi psychologie des désirs et des croyances, qui est au fondement de notre capacité à traiter d'autrui, à le comprendre et même à le prédire. Elle consiste à lui attribuer des états mentaux afin de rendre intelligibles ses comportements en les motivant, de manière parfois fruste, parfois extrêmement subtile. Cette psychologie « enseigne », par exemple, que l'adhésion d'un individu à un idéal et sa volonté de s'y conformer « tracent à l'individu sa conduite et l'y maintiennent » et sont donc « explicatives » de cette conduite. On sait que les plus radicaux des philosophes de l'esprit entendent éliminer cette psychologie, ou plus exactement sa « théorie », pour cause d'incertitude quant au statut ontologique des entités et contenus mentaux assignés et de non-conformité du langage intentionnel au langage de la science.
- 26 Weber ne s'est pas privé d'user de ce langage<sup>17</sup>. Il est d'ailleurs trivial de rappeler que l'historien, le sociologue, l'anthropologue (mais aussi bien le démographe face à ses chiffres ou l'archéologue face à ses traces) ne sauraient écrire une page sans utiliser des concepts mentalistes exprimés par des verbes intentionnels<sup>18</sup> et attribuer une efficacité causale aux contenus intérieurs assignés. Bref la psychologie offre ses munitions, ou des munitions, à l'arme interprétative.
- 27 De la même façon, il est certes toujours possible de frapper d'interdiction le terme *empathie* bien qu'il ne signifie pas uniquement une communion affective ou une fusion immédiate avec autrui mais aussi le processus par lequel on se met à la place de l'autre pour tenter de se représenter les pensées et les sentiments qu'on formerait et éprouverait<sup>19</sup>. Il est, en revanche, hautement problématique d'imaginer que la méthode interprétative puisse exclure l'expérience empathique dans ce deuxième sens. L'attribution d'états de conscience à autrui, ces croyances et ces désirs qui seraient selon la psychologie ordinaire les causes des actions dont elles sont (peut-être) les raisons, est nécessairement du type projectif, donc par empathie, même si le contenu représentationnel de ces états est étroitement tributaire du savoir accumulé par l'interprète sur le monde dans lequel se déroulent les actions et vivent leurs auteurs. L'ethnologue, par exemple, n'est-il pas cet homme qui « essaie d'accorder ce qu'il pense que les gens pensent avec ce qu'il pense que lui-même penserait s'il était vraiment l'un d'entre eux<sup>20</sup> » ?
- 28 De manière plus générale, est-il concevable de prétendre atteindre des *significations* en s'interdisant de recourir à une psychologie ? Certains l'ont cru mais il nous semble qu'il convient de se garder d'un malentendu : la psychologie à laquelle nous songeons n'est nullement la psychologie scientifique ou expérimentale, laquelle a, du reste, considérablement évolué depuis l'associationnisme de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Pour bien saisir ce dont il est question ici, rappelons brièvement ce qu'il en est de la saisie des significations linguistiques. La philosophie (analytique) du langage prit son tournant mentaliste dès lors qu'il s'avéra impossible de formuler, comme le projet en avait été nourri, une théorie pure de la signification, décontaminée de toute référence au psychique (au mental). Il fallut bien se résoudre à admettre que le sens d'une phrase n'était pas réductible à ses conditions de vérité et que, pour y accéder, force était

d'ajouter au sens linguistique « étroit » (ce que la phrase veut dire) la compréhension de ce que le locuteur avait eu l'intention de communiquer (ce qu'il a « voulu » dire) et l'identification de ce que ce locuteur tient, en gros, pour véridique (ses croyances). On comprend les mots d'autrui en comprenant aussi ce qu'il désire signifier par ses mots et en les reliant à l'arrière-plan épistémique en fonction duquel il les emploie. C'est pourquoi une phrase comme « on est au pôle Nord ici » est saisie sur-le-champ comme voulant dire « fermez la fenêtre » ! Les Bororo disant littéralement qu'ils étaient des araras ne « voulaient » pas dire cela. Pour accéder au sens de la phrase, il fallait savoir ce que les Bororo croyaient d'eux-mêmes (et des araras) ou, si l'on préfère, ce à quoi ils ne croyaient aucunement (qu'ils étaient des araras). Il s'ensuit que la compréhension des significations linguistiques exige l'attribution, automatique ou méthodique, d'états mentaux et donc l'intervention d'une psychologie. Par quel miracle pourrait-il en être autrement des significations culturelles déposées dans des activités, des œuvres ou des institutions ? Quel pourrait être le sens d'une entreprise visant à rechercher les significations d'un rituel, par exemple, à propos duquel le chercheur ferait le postulat que les acteurs y participent sans y penser et sans en penser quoi que ce soit, quand bien même est-il de notoriété publique que la « conscience n'est pas la clé de l'action » et que « nous nous portons fort bien de vivre au jour le jour sans pouvoir formuler la logique de nos actes » (Paul Veyne) ? La seule réponse imaginable est celle-ci : le chercheur entend démontrer que les participants au rituel réagissent à des stimuli, ce qui est bien, par ailleurs, une thèse psychologique.

- 29 Supposons que nous soit accordé le droit d'écrire que la méthode interprétative mobilise assurément des instruments psychologiques et que, de ce fait, elle ouvre la porte à la surinterprétation. Il nous sera immédiatement rappelé que les propositions interprétatives, nécessairement entachées de subjectivité, ne sont pas séparables des procédures d'établissement de leur caractère causal, marquées quant à elles au sceau de l'objectivité. Le risque de dérive interprétative serait donc limité par la recherche méthodique du déterminisme des raisons. Impossible d'attribuer n'importe quelle raison à l'activité d'autrui puisque les raisons détectées sont appelées à comparaître devant le tribunal de la vérification et doivent ressortir de l'audience commuées, ou non, en occurrences d'un type (virtuellement) général. Il n'en est pas moins vrai, comme le souligne Aron<sup>22</sup>, que l'interprétation reste autonome par rapport à la vérification causale et qu'elle ne lui emprunte aucunement sa validité intrinsèque. La reconstitution weberienne de l'esprit protestant ne doit pas sa justesse à la démonstration du fait qu'il entraîna des conséquences en matière de conduites économiques. « Bien plus, ajoute Aron (l'interprétation) communiquerait sa subjectivité à la causalité bien plus qu'elle n'en recevrait une totale objectivité ». Pourquoi ? Parce que, en premier lieu, le rapport établi entre raisons et agissements dépend entre autres du découpage pratiqué dans la sphère des agissements et que, ensuite, l'action des raisons n'est « compréhensible » que par l'éclairage de mécanismes psychologiques au sens elsterien. C'est de manière également interprétative que l'on saisit la relation entre l'esprit protestant et les conduites capitalistes même si, *par la suite*, Weber contrôlera le caractère causal (ou causatif) de cette relation significative par les moyens de la comparaison historique et de la recherche des meilleurs contre-exemples.
- 30 Si l'on admet ces deux points, à savoir que la méthode interprétative présuppose le recours à une psychologie et que son résultat, sous forme de traduction conceptuelle, est logiquement indépendant des procédures de vérification causale dans la mesure où ce

qu'il y a à *expliquer*, il faut bien le *comprendre*, force est de se demander si le ver de la surinterprétation n'est pas toujours déjà contenu, à l'état latent, dans le fruit de l'interprétation. On peut poser la question autrement : une interprétation nouvelle ne peut-elle toujours venir s'ajouter à une interprétation ancienne qui a déjà sa cohérence et sa valeur explicative propres ? Est-il besoin de préciser que n'est pas soutenue ici l'idée stupide selon laquelle toutes les interprétations se vaudraient ?

## Interprétation, surinterprétation

- 31 On se contentera ici de montrer pourquoi le signal de la surinterprétation ne saurait, à un moment donné de la recherche, clignoter infailliblement dans l'espace mental de l'interprète pour commander, en droit, l'arrêt de l'interprétation. Entre assez et (peut-être, sans doute...) trop d'interprétation, il n'y a pas de barrière ; cela pour de bonnes raisons qui tiennent à la nature du mental ou, du moins, à la « théorie » qu'on peut en faire.
- 32 Le raisonnement empruntera ses prémisses à l'argumentation déployée par D. Davidson<sup>23</sup> pour justifier ses thèses sur la structure de l'agir et le caractère causal des raisons. Une action humaine, avons-nous rappelé, se définit par le fait qu'elle est une chose accomplie par quelqu'un (plonger dans la mer) et non un événement qui lui advient (tomber dans l'eau). Une action n'en est une que s'il est possible de lui consigner un auteur et, par conséquent, de trouver à cette action des motifs, c'est-à-dire si l'observateur (ou rétrospectivement l'acteur) est susceptible de se décrire cette action comme intentionnelle, fut-elle même effectuée par l'agent sans y réfléchir. « Identifier un agent et lui reconnaître des motifs sont des opérations complémentaires » (Paul Ricoeur). C'est pourquoi l'observation, historique ou ethnographique, d'une conduite est de nature interprétative.
- 33 Or, et c'est le point qui nous intéresse, il est *toujours* concevable de commuer un événement (non intentionnel) en action (intentionnelle) : il suffit d'y découvrir les traces d'une conscience. Un homme tombe en suivant une procession ; c'est un événement qui lui arrive. L'observateur est néanmoins parfaitement capable de le transfigurer en action pour peu qu'il rattache l'événement, dans la description qu'il s'en donne, à la volonté de cet homme de rattraper la procession, ou encore au fait qu'il était absorbé dans de pieuses méditations. La phrase « cet homme est tombé parce qu'il tentait de rattraper la procession » ou « parce qu'il était plongé dans ses prières » est tout à fait *compréhensible* bien qu'elle ne fasse aucune référence à la pierre qui *causa* l'événement. Voilà la victime de la chute changée en auteur de sa maladresse ! Cette faculté d'être immanquablement à même de déceler interprétativement des motifs est au fondement de la différence entre la manière dont on traite d'un événement humain, impliquant un *alter ego*, et d'un événement physique, se produisant chez un *aliud*<sup>24</sup>.
- 34 Il en découle logiquement que l'on peut maintenant se poser la question suivante : s'il est toujours possible de commuer descriptivement un événement en action, ne serait-il pas toujours possible de déceler d'*autres* motifs à une conduite, et donc de ne jamais pouvoir se résoudre à arrêter l'interprétation ? La thèse en fonction de laquelle la question est légitime est dite du holisme mental ou psychologique<sup>25</sup>. Elle repose sur un constat d'évidence, à savoir qu'une croyance, un désir, une intention, n'importe quel contenu d'état de conscience susceptible de jouer le rôle de motif, n'existe pas à l'état isolé ou

« monadique » et que l'attributeur d'une raison d'agir à autrui le sachant intimement, est à même d'en tenir compte dans la description qu'il se donne des agissements d'autrui.

- 35 La thèse du holisme mental est issue de l'application du principe de contextualité, valant dans le domaine de la compréhension des significations linguistiques (ce n'est que dans le contexte d'une phrase qu'un mot prend tout son sens, dans le contexte d'un énoncé qu'une phrase est pleinement intelligible, dans le contexte d'un jeu de langage qu'un énoncé est significatif), à la sphère des comportements d'autrui, y compris linguistiques. Le nombre nécessairement réduit de désirs et de croyances explicitement attribués à autrui et qui, pour nous, expliquent ses actions, exigent d'être connectés à quantité d'autres, formant une trame complexe aux limites incertaines, qui déterminent le contenu des premiers. Croire, par exemple, à la prédestination, c'est adhérer à combien de croyances, s'alimenter à combien de désirs, nourrir combien de pensées ? Ce qui détermine le contenu de cette croyance, c'est une foule d'autres représentations impliquées par ce contenu ou condensées en lui.
- 36 Supposons que nous voulions comprendre les mécanismes au travers desquels, dans un certain contexte d'ensemble dont la connaissance est évidemment un préalable, s'épanouit un système politique de type clientélaire<sup>26</sup>. Pour ce faire, il faudra bien à un moment interpréter ce qui se passe dans la tête de celui qui vote pour son protecteur et dans celle de l'éminence qui rend des services à son protégé. Imaginons que nous disions du premier : il dépose dans l'urne un bulletin au nom de son patron parce qu'il *désire* obtenir un avantage et parce qu'il *croit* qu'il l'obtiendra en votant pour l'éminence en question. Il est aisé de vérifier que le contenu tant de ce désir que de cette croyance, érigés en raisons, est sémantiquement vide tant que ne sont pas comprises les raisons pour lesquelles il ressent ce désir et entretient cette croyance ; et ces raisons ne sont rien d'autre qu'une multitude d'autres désirs, d'autres croyances, d'autres pensées au sens large et étroit. Il ne peut avoir les uns sans avoir les autres, sauf à dire qu'il éprouve compulsivement le désir de n'importe quel avantage, à acquérir dans n'importe quelles conditions, pour en user de n'importe quelle façon, bref qu'il est de la limaille de fer attirée par un aimant. Ainsi le protégé ne peut-il croire que son protecteur lui rendra un service qu'à la condition de croire que son protecteur le voudra ; il ne peut croire que son protecteur le voudra sans croire les raisons pour lesquelles ce dernier croira qu'il convient de le vouloir, etc. Le protégé doit donc anticiper les croyances et les désirs de son protecteur, notamment le désir formé par celui-ci qu'on ne vote pas pour lui pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est (ou croit être) ; de la même façon que le protecteur doit anticiper les croyances et les désirs de son protégé, en particulier le désir de celui-ci qu'on ne lui rende pas service parce qu'il est un électeur mais parce qu'il est un homme qui le mérite (croit-il). Voilà l'interprète en passe de se perdre dans les méandres de l'âme humaine, comme disent les chroniqueurs judiciaires ! On veut seulement dire par là que le chercheur, s'il entend ne pas se résoudre à écrire des phrases tautologiques telles que « l'action du protégé est intéressée » ou « l'action du protecteur est motivée par une attente », doit reconstituer un réseau touffu de contenus d'états de conscience pour être en mesure d'assigner un contenu à l'un quelconque d'entre eux et de le pourvoir d'une efficacité causale.
- 37 Le problème est alors celui-ci : si l'on ne peut interpréter une pensée qu'en envisageant les relations épistémiques (et conceptuelles) que cette pensée entretient avec d'autres pensées dont elle reçoit sa signification, où s'arrêter dans l'exploration de cet arrière-plan ? À supposer que l'on admette, à la limite, qu'une croyance, ou un désir, s'identifie

avec la totalité de ses connexions, au nom de quel principe découper dans le réseau de ces connexions, sachant bien que les croyances et les désirs menant « typiquement » à certaines conduites pourraient être dits trouver leur expression dans d'autres conduites pour peu que le chercheur procède à un découpage différent ? Où finit l'interprétation ou, si l'on préfère, où commence la surinterprétation dont on voit bien qu'elle aussi permet la, ou une, compréhension ?

- 38 On conviendra sans difficulté que nous raisonnons « à la limite » et qu'il est impossible de soutenir une version radicale du holisme mental. De même qu'il est nécessaire d'admettre la possibilité de saisir le sens d'un énoncé sans s'assigner le devoir de passer en revue la totalité des liaisons possibles de cet énoncé avec d'autres énoncés du même langage (version forte du holisme linguistique<sup>27</sup>), force est de rejeter le postulat de l'interdépendance absolue des contenus d'états de conscience. À l'adopter, en effet, on se condamne à s'interdire d'attribuer une croyance déterminée à un individu, et donc une raison à sa conduite, tout comme d'envisager que plusieurs hommes puissent partager la même croyance et que c'est pour ce motif qu'ils agissent à l'unisson. Toute généralisation psychologique, et donc sociologique, serait alors induite. Autrement dit, s'il est trivialement évident que, pour avoir une pensée, il faut en avoir d'autres, il ne s'ensuit ni qu'il faille en avoir une infinité d'autres ni que l'interprète d'une conduite doive reconstituer la totalité du réseau dans lequel entre la raison attribuée à son auteur pour en capter le sens. Sans souscrire à aucune forme d'atomisme, lequel fait violence à la texture (présumée) du mental, l'interprète est en mesure d'estimer qu'un contenu de croyance, ou de désir, en « condense » un nombre suffisant d'autres pour qu'il soit utile de fouiller davantage dans l'arrière-plan qui fournit sa signification à ce contenu.
- 39 Il n'en reste pas moins qu'il est parfaitement licite de ne jamais tenir l'interprétation d'une conduite, d'une institution ou d'une œuvre culturelle pour complète. Il demeure toujours possible, en effet, de lui découvrir une *autre* signification, également compatible avec les constats empiriques susceptibles de nourrir la description de cette conduite, de cette institution ou de cette œuvre. Admettre ce fait, c'est seulement reconnaître le principe de la pluralité des interprétations ; reconnaître ce principe, n'est-ce pas, du même coup, évoquer l'idée de surinterprétation ?
- 40 Ici, pourtant, *surinterprétation* a manifestement changé de sens et perdu sa résonance péjorative. Comme on le sait, il existe une langue qui utilise beaucoup le préfixe *sur* ; c'est celle de la psychanalyse. Cette discipline ne tient aucunement la surinterprétation pour un mal mais comme la conséquence du fait qu'une formation de l'inconscient renvoie à une pluralité de facteurs déterminants et qu'elle s'organise selon des séquences significatives différentes et étagées, fondant de la sorte la possibilité, voire la nécessité, de la surinterprétation. Il n'est pas absurde d'estimer qu'il en est, de ce point de vue, d'une conduite humaine comme du rêve selon Freud. Si comprendre le sens d'une proposition, cela veut dire savoir comment on doit procéder pour en arriver à décider si elle est vraie ou fausse (Wittgenstein), les propositions interprétatives, celles qui font état d'un phénomène de causalité mentale, manifestent, à l'évidence, un défaut intrinsèque renvoyant à un mal dont la surinterprétation est le symptôme, nullement inquiétant.

---

NOTES

1. Aucune théorie de l'action ne peut, comme nous le rappellerons plus loin, faire l'économie de l'ascription d'états mentaux aux acteurs qu'elle évoque. L'auteur du *Manifeste* a-t-il pu manquer de se propulser dans l'enceinte psychique de l'homme libre et de l'esclave, du patricien et du plébéien, du baron et du serf, du maître de jurande et du compagnon ? De s'identifier un instant, et successivement, à l'opresseur et à l'opprimé ? Comme en témoigne *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon*, Marx parlait avec dextérité l'idiome intentionnel, cette langue qui prête généreusement (sans garantie) à autrui les contenus de son for intérieur et qui est celle dans laquelle s'écrit tout récit.

2. Au sens large, une pensée est une variété d'état mental, ou attitude propositionnelle, dont le contenu, prêté à autrui (ou à soi-même), représente un certain état de choses. Une pensée, entendue en ce sens, n'implique aucunement que son détenteur supposé y adhère sur le mode réfléchi. Dans l'acception étroite du mot, une pensée est un engagement délibéré et s'inscrit dans un raisonnement ou un calcul. Les *Pensées* de Pascal ne sont pas des pensées au sens où l'on en attribue une, sans y « penser », à l'automobiliste qui vous serre de trop près. Il va sans dire que repenser les pensées de Pascal n'est pas une opération du même type que celle consistant à « repenser » celle, hypothétique, de l'automobiliste.

3. J.-P. Olivier de Sardan, « La surinterprétation politique : les cultes de possession *hawka* du Niger », p. 196, in J.-F. Bayart, ed., *Religion et modernité politique en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1993, p. 163-214.

4. J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique : l'espace non popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 241-242.

5. « Nous désignerons toujours par « activité » [...] un comportement compréhensible, ce qui veut dire un comportement relatif à des « objets » qui est spécifié de façon plus ou moins consciente par un quelconque sens (subjectif) « échu » ou « visé » » (M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 329-330).

6. « Nous confondons raisons et causes. Les « pourquoi » et leur sens ambigu nous y invitent » (L. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard, 1965, p. 65) et plus loin : « La différence entre le sens logique des termes *raison* et *cause* est tout à fait semblable à la différence que l'on observe entre le motif et la cause ». Wittgenstein aurait nié le droit de parler d'« explication compréhensive » ou de « compréhension causale » à propos de la reconstruction interprétative des motifs dont Weber estimait qu'elle équivaut à une « imputation causale », qu'elle est l'analogie de l'interprétation causale d'un quelconque phénomène (singulier) de la nature.

7. F. Waismann, « Language Strata », in A. Flew, ed., *Logic and Language*, Oxford, Blackwell, 1961, p. 11-31.

8. M. Weber, *op. cit.*, p. 121.

9. J. Bouveresse, *Herméneutique et linguistique*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1991, p. 23.

10. *Ibid.*, p. 37.

11. J.-C. Passeron, *op. cit.*, p. 241.

12. M. Weber, *op. cit.*, p. 156-157. Sans doute faut-il tenir compte du fait que l'une des questions débattues dans le cadre du Conflit des méthodes était de savoir si la psychologie était apte à jouer, dans les sciences de l'esprit, le rôle dévolu aux mathématiques dans les sciences de la nature. Weber rejette cette problématique et ne trouve aucun intérêt à s'interroger sur l'hypothèse d'une « mécanique », ou d'une « chimie », possible des fondements psychologiques

de la vie sociale, dès lors qu'il s'agit d'examiner les modalités de la « connaissance de la signification culturelle ».

13. Notons au passage cette formule de Weber : « Pour l'interprétation de l'historien, la personnalité n'est pas une énigme ; elle est, au contraire, la seule chose qu'il est vraiment possible de comprendre par interprétation » (cité par J. Freund, in M. Weber, *op. cit.*, p. 72).

14. R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1981, p. 132.

15. *Ibid.*, p. 189.

16. M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 112.

17. Le statut d'une proposition weberienne comme « l'homme heureux se contente rarement du fait d'être heureux ; il éprouve de surcroît le besoin d'y avoir droit » (cité par J.-C. Passeron, « Avant-propos : l'espace weberien du raisonnement naturel », *Enquête, Cahiers du CERCOM*, 7 [Marseille], 1992, p. 16) est celui d'une généralisation psychologique à valeur compréhensive-explicative. Elle est comparable en tout point aux « mécanismes » définis par J. Elster (*Nuts and Bolts for the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989) – lequel ne refuse aucunement de les étiqueter psychologiques – comme « enchaînements causaux » (explicatifs mais non prédictifs) ou comme « modèles d'interprétation » : par exemple, le mécanisme « les raisins sont trop verts » (les hommes tendent à proportionner leurs désirs à leurs moyens) ou son contraire « l'attrait du fruit défendu » (les hommes préfèrent ce qui est hors de leur portée parce que c'est hors de leur portée).

18. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'employer un verbe explicitement intentionnel pour divorcer d'avec le langage descriptif et causaliste des événements physiques. Si dire que mon voisin *m'entend* est (généralement) neutre, affirmer qu'il *m'écoute* revient à lui attribuer l'état intérieur d'attention.

19. J. Favret-Saada, « Être affecté », *Gradhiva*, 8, 1990, p. 4.

20. D. Sperber, *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982, p. 31.

21. Je remercie André Mary de m'avoir rappelé les arguments « antipsychologistes » développés par la phénoménologie. Ce serait le lieu d'une discussion que j'esquive ici, faute de place et surtout de compétence. On rappellera seulement que Brentano assimilait la « phénoménologie descriptive » à une « psychologie descriptive », laquelle n'était pas, dans son esprit, la psychologie naturaliste de son temps mais l'entreprise visant à appréhender, par le seul moyen du raisonnement conceptuel, la nature des phénomènes mentaux étudiés. C'était, écrit P. Engel (*Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 39), « une psychologie non psychologiste ».

22. R. Aron, *op. cit.*, p. 339-341.

23. D. Davidson, *Actions et événements*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

24. Sur ce point, comme sur d'autres, la philosophie analytique retrouve l'inspiration propre à la philosophie allemande du « comprendre ». Le point de vue développé par D. Davidson (*op. cit.*) coïncide avec l'idée, longuement développée par E. Cassirer dans sa *Logique des sciences de la culture* (Paris, Éd. du Cerf, 1991), d'une différence irréductible entre « perception des choses » et « perception de l'expression » chez autrui ou dans ses œuvres.

25. Pour une excellente présentation du holisme mental et aussi l'exposé des arguments par lesquels il est possible de parer (conceptuellement) à ses conséquences ultimes, désastreuses en ce qui concerne le métier d'interprète, voir P. Engel (*Davidson et la philosophie du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1994).

26. Nous nous permettons de renvoyer à l'un de nos articles qui traite de ce sujet : G. Lenclud, « S'attacher », *Terrain*, 21, 1993, p. 81-97.

27. Le tenant d'une version forte du holisme linguistique devrait logiquement nier que deux hommes puissent comprendre leur conversation, sauf à la meubler d'interminables silences occupés à l'exploration de la chaîne paradigmatique !

---

## RÉSUMÉS

L'article met d'abord en évidence quelques-uns des problèmes soulevés par l'emploi de la notion d'interprétation, notamment celui de la relation entre activité d'interprétation et situation de compréhension. Il soutient ensuite que l'activité d'interprétation met bien en œuvre une psychologie dans la mesure où l'interprète a pour objectif de reconstruire les « motivations » (Max Weber) des auteurs des conduites étudiées. Enfin, sans soutenir la thèse absurde selon laquelle toutes les interprétations se vaudraient, il essaie d'expliquer, en faisant valoir le principe de contextualité, pourquoi il est impossible de tracer une frontière entre interprétation et surinterprétation : aucune motivation, repérée par l'interprète, ne saurait exister à l'état isolé. En d'autres termes, une conduite humaine, comme le rêve selon Freud, est, pour celui qui l'analyse en tout cas, surdéterminée ; elle ne saurait, par conséquent, avoir une signification unique, arrêtée par décret.

The article exposes some of the problems raised by the use of the notion of interpretation, especially that of the relationship between the act of interpretation and the state of understanding. It then contends that the act of interpretation clearly uses psychology to the extent that the interpreter's objective is the reconstruction of "motivations" (Max Weber) of authors whose behaviour is studied. Finally, without supporting the absurd thesis according to which all interpretations would have the same value, it tries to explain, by asserting the contextual principle, why it is impossible to draw a boundary line between interpretation and overinterpretation: no motivation, identified by the interpreter, could exist in an isolated condition. In other words, human behaviour, like the dream according to Freud, is for one who analyses it, in any case, overdetermined ; consequently, it would not know how to have a unique meaning, fixed by decree.